



HAL
open science

Pour une sémiotisation de l'hybridation

Béatrice Turpin

► **To cite this version:**

Béatrice Turpin. Pour une sémiotisation de l'hybridation. Discours et sémiotisation de l'espace Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse, L'Harmattan, 2012, collection Espaces discursifs, 978-2-336-00462-4. hal-01277879

HAL Id: hal-01277879

<https://hal.science/hal-01277879>

Submitted on 23 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une sémiotisation de l'hybridation¹

Béatrice Turpin

LDI, UMR 7187, CNRS – Université de Cergy-Pontoise

Mots clés : banlieues, jeunes, espace social, sémiologie, sémiotique, Peirce, Saussure, discours, mise en mots, formes linguistiques, production du sens, interdiscursivité, valeurs, représentations, idéologie, stéréotypes, mythes.

Nous nous proposons ici de réfléchir aux représentations de la ville contemporaine, plus particulièrement des banlieues populaires. Ces représentations seront considérées comme constructions discursives d'un sens, c'est-à-dire comme faits de langue. Cela revient à envisager l'espace comme espace signifiant, *formé* par l'homme, au sein d'un environnement socioculturel : l'espace n'est en effet jamais fermé sur lui-même, il est toujours multiple, à la fois historique et social. Formé de relations entre agents, tissé de discours, produit et producteur de discours, il est relié aux acteurs qui le construisent et le mettent en scène et structuré par des imaginaires. Nous rappellerons ici ce qu'en dit Greimas : « il n'est là que pour être pris en charge et signifier autre chose que l'espace, c'est-à-dire l'homme qui est le signifié de tous les langages. » (1979 : 12)

Réfléchir à la banlieue, comme nous nous proposons de le faire, c'est réfléchir à ce qui donne sens à cet espace, à la manière dont se constitue ce sens, dans des discours, des effets de discours ou des actions relayées par des discours. La banlieue, comme la ville en général, signifie en effet dans les discours et en tant qu'espace d'actions, c'est-à-dire dans l'effectuation de cet espace par des acteurs, du dedans et du dehors – le dehors ne devant pas être pensé comme indépendant du dedans – juste comme une autre position, une autre manière de placer son corps, un autre *habitus*².

¹ Introduction à l'ouvrage *Discours et sémiotisation de l'espace. Les représentations de la banlieue et de sa jeunesse*, L'Harmattan, Paris, 2012.

² Que l'on pourrait définir selon Bourdieu (2003) comme disposition commune d'un groupe, c'est à dire également comme capital de reproduction de ce groupe (ou de l'individu « structuré » par ce capital).

La construction du sens ou sa mise en mots sera donc au cœur du propos, cette dernière n'étant jamais close, mais toujours prise dans des réseaux de discours. Ce processus de production du sens, nous l'appelons ici sémiotisation, considérant le sens comme résultat d'un procès et rattachant son étude à la sémiologie ou sémiotique, c'est-à-dire à l'analyse de la manière dont il est produit. Dans leur vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques, c'est bien d'ailleurs à partir de ce concept de construction du sens que la sémiologie ou sémiotique est définie par Ablali et Ducard (2009 : 10) :

Resterait à savoir en quoi une étude particulière peut être qualifiée de sémiotique ou de sémiologique ? [...] Disons que toute théorisation de cet ordre vise à rendre compte de la construction du sens ou de ce que l'on nomme la *sémiose* (semiosis) et se fonde sur le postulat que ce sens est organisé, qu'il répond à une certaine forme de rationalité, quel que soit le statut donné à celle-ci (naturelle ou culturelle, sociale ou individuelle, intentionnelle ou non, consciente ou inconsciente).

Nous nous plaçons en conséquence dans une telle perspective, tout en ajoutant que cette rationalité sera ici sociale, non nécessairement intentionnelle et le plus souvent non consciente, en l'entendant, pour reprendre les termes des auteurs (2009 : 11) « *comme une méthodologie et une épistémologie du sens* » – une méthodologie ou une épistémologie du sens en tant qu'il se dit, incluant cette *sémiose* que chaque chapitre de cet ouvrage contribue à mettre en scène.

La sémiotisation de la banlieue, c'est donc l'écriture/lecture du sens dans un espace, le fait d'attribuer du sens à cet espace, de le mettre en œuvre dans son procès ; c'est aussi le déchiffrement heuristique du sens, le fait de placer le sens dans son « jeu », dans son épaisseur, de douter de son immédiateté, de la transparence des évidences.

Parler de sémiotisation, c'est en effet considérer que le sens n'est pas un donné, mais un construit, qu'il existe dans une interaction sociale, avec ses enjeux, mais qu'il est également valeur – au sens où l'entend Saussure : pris dans un réseau d'autres signes et déterminé socialement. Il en est de même du signe en discours dont le linguiste genevois a pu montrer dans ses études sur les mythologies germaniques qu'il était pris dans un réseau signifiant : il renvoie à du déjà dit dont émergent des « carrefours », « points cardinaux » ou « traits » en interaction (Saussure, 2003 : 367 sq.). Si sémiotiser, c'est construire du sens, lire le sens du point de vue du sémioticien c'est partir du discours pour en étudier

ainsi le procès de signification. C'est ce qu'a tenté de faire Barthes (1957) dans une tradition saussurienne, en étendant sa lecture à d'autres types de signes du point de vue des mythologies qui y sont signifiées. Nous retrouvons cette référence dans plusieurs chapitres de cet ouvrage (H. Marchal et J.-M. Stébé, A. Piettre). Une autre tradition est aussi convoquée, la tradition américaine de la sémiotique (F. Fava, J. Longhi). L'une et l'autre ont en effet ce point commun, celui de considérer la signification comme résultant d'un processus indirect et non comme l'association d'un signifiant et d'un signifié fermés sur eux-mêmes, donnés d'avance. Pour Peirce, entre le signe et l'objet il y a l'interprétant, entre la secondéité et la tiercéité, la priméité (voir à ce sujet J. Réthoré, in D. Ablali, D. Ducard, 2009 : 30-31). Nous rejoignons donc ici l'avis des auteurs du vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques : « Que cette discipline se décline en théories différentes ne remet pas en cause le fondement commun. Quelle discipline, en sciences humaines et sociales, pourrait se dire unifiée et homogène ? » (2009 : 11).

Le point commun aux auteurs de cet ouvrage n'est donc pas l'appartenance à un champ disciplinaire, ni l'appartenance à une école de pensée. Ils sont géographes, sociologues, anthropologues, politistes ou linguistes. Tous cependant s'intéressent à un espace particulier, celui de la ville, plus particulièrement celui de la banlieue quand cette dernière se trouve marginalisée. Ils s'interrogent sur les discours produits dans/sur cet espace, sur la manière dont il est représenté, avec ses acteurs, notamment cet acteur particulier à propos duquel se croisent les discours médiatiques : le jeune, figure essentielle³, ressentie souvent comme problématique. La sémiologie/sémiotique forme l'outil ou l'horizon de ces études, une représentation unifiée étant chaque fois mise en doute dans la confrontation des discours, pluriels dans chaque article. La représentation apparaît ainsi dans l'illusion de sa clôture, ouvrant sur la complexité du réel et démontant par là même la vision unifiée du stéréotype. Envisager la représentation comme sémiotisation, c'est finalement s'intéresser à l'espace de discours qui la produit et remettre en cause tout essentialisme des contenus.

³ Les espaces envisagés sont aussi des espaces qui se caractérisent par un fort taux de population dite « jeune » en adoptant ici pour ce terme la limite supérieure posée dans les catégorisations actuelles de l'INSEE (soit de l'adolescence à 29 ans). La référence au qualificatif a cependant le plus souvent un contenu vague dans les discours journalistiques sur la banlieue.

La sémiotisation de l'espace comme topique des différences sociales

L'espace peut être entendu comme étendue géographique – c'est ainsi que l'on peut parler de l'espace de la banlieue, de l'espace d'un quartier. Il peut également être entendu comme espace immatériel, quand on parle par exemple de l'espace des interactions : celui-là ne se réduit pas nécessairement à une étendue matérielle. On peut également envisager l'espace comme idée de l'espace, dans sa dimension symbolique ou politique. L'espace social, c'est tout cela à la fois, car il s'agit d'un espace sémiotisé, constitué de signes : dès lors qu'il est humanisé, il est lieu d'échanges et de fabrication de sens. Étudier la sémiotisation de l'espace, c'est étudier comment celui-ci devient signifiant, montrer que le discours sur l'espace est avant tout un discours social, car l'espace lui-même est constitué socialement. C'est ainsi qu'y sont inscrits des espaces d'activités (habitations, rues, places, squares, commerces...), mais également, et ce de manière massive dans la ville moderne, des espaces liés à la classe sociale. Espaces compartimentés entre le haut et le bas, l'Est ou l'Ouest, le Nord ou le Sud, le dedans et le dehors, faisant de la ville ou de l'agglomération un maillage social complexe où chacun se côtoie, en fonction de ses activités, mais en gardant ses différences, son rôle et son statut. Cette topographie sociale est également inscrite dans la langue, de même que les rapports de pouvoir qui fixent les normes. En cela la sémiotique de l'espace croise la sociolinguistique qui conçoit les langues dans leur rapport à l'espace (voir Bulot, 2006 : 7 sq.). C'est d'ailleurs ainsi que les concevait Saussure dans sa dernière série de cours de linguistique générale : la conception de la langue comme système y est formalisée à partir de l'interaction et de la circulation des signes dans l'espace géographique, c'est-à-dire aussi à partir du social et de la variation (Saussure, 1973 : 270 ; introduction de T. de Mauro : 474). De ce point de vue, le social, le langage et l'espace sont en relation d'interdépendance.

Cette interdépendance est également marquée dans le discours social qui établit un rapport d'homologie entre ces instances, en fonction d'un point de vue qui est celui d'un observateur invisible ou de la doxa : le jugement sur la langue rejoint celui porté sur l'espace et sur le locuteur attaché à cet espace. Nous retrouvons cela dans certaines représentations de la langue populaire, des quartiers populaires et de leurs habitants, comme attesté ici dans ces extraits du TLFi :

Populaire, Adj.

1. Qui appartient au peuple, qui le caractérise ; qui est répandu parmi le peuple.

◆ *LING. Mot, forme populaire.* [En mettant l'accent sur la vulgarité des manières, des mœurs, culturellement attribuée à la classe la plus défavorisée de la société] [...]

Synon. *vulgaire.*

[...]

2. Qui est composé de gens du peuple ; qui est fréquenté par le peuple. Arrondissement, bal, bar, café, fête, restaurant populaire. Le boulevard Blanqui est à la limite de la place d'Italie. C'est un quartier populaire où les Parisiens s'aventurent peu sans nécessité, ayant décidé qu'il appartient à une banlieue vilaine et mal famée (ESTAUNIÉ, *Ascension M. Baslèvre*, 1919, p.38).

Sémiotisation de l'espace et points de vue

Les différents chapitres de cet ouvrage traitent de ces rapports entre un espace, ses acteurs et les discours dans/sur cet espace. Ils montrent tous l'intrication des voix, mais également la frontière qui les sépare. La place différente de chacun de ces acteurs renvoie à des différences de représentations : vision du dedans des habitants d'un côté, vision du passant de l'autre : celle de l'expert et de ses grilles d'analyse (Desponds, Piettre), celle des médias, des travailleurs sociaux ou des hommes politiques (Fava, Marchal, Stébé). D'un côté, un discours du dedans qui « fait corps » et (s')identifie, de l'autre un discours extérieur qui met à distance et enferme (Lamizet) : d'un côté, le quartier vu comme lieu de relations ou de circulations tissé d'histoire(s) et jaugé à l'aune d'un vécu, de l'autre comme lieu de problèmes justifiant une action. La question de l'interprétation se pose alors pour le chercheur, liée à sa position épistémique, face à des questions prises dans le débat public – ainsi celle de la communauté (Piettre). La démarche sémiologique peut ici permettre d'interroger le préconstruit culturel, de « démonter » le stéréotype qui échappe en partie à cette opposition dedans / dehors et peut être relayé du dedans. Il en est ainsi du mythe du ghetto qui homogénéise un territoire et apporte son lot d'images qui renforcent les préjugés. Discours journalistiques et discours politiques suivent les mêmes logiques et s'emparent de cette thématique pour tenter de capter l'opinion ou motiver une politique.

Comme A. Piettre, H. Marchal et J.-M. Stébé soulignent, après Barthes, la fonction de naturalisation du mythe. Celui-ci déforme la réalité pour la faire coïncider avec un cadre conceptuel présenté comme une évidence, masquant l'idéologie qui le produit. Les deux derniers auteurs cités rappellent alors la fonction politique du mythe soulignée par Godelier : il permet à une société de se stabiliser et d'assurer la persistance de ses valeurs. Il sert ainsi aux stratégies de distinction sociale, ces stratégies ayant l'espace comme lieu de manifestation.

La sémiotique comme outil d'analyse et de démontage du mythe

Nous appelons donc ici mythe toute représentation généralisante qui a une fonction politique. Il renvoie à des structures narratives non conscientes ancrées dans le social, structures narratives composées de stéréotypes ou noyaux de sens (voir Turpin, 2006). Un mythe ne s'analyse pas en termes de vrai ou de faux : il peut avoir sa part de vérité, comme la rumeur, car « le mythe est une parole choisie par l'histoire » (Barthes, 1957 : 194) et ni son signifiant ni son signifié ne sont arbitraires. S'interroger sur la sémiotisation de l'espace c'est ainsi s'interroger sur les mythes, sur les lectures de cet espace, sur ses acteurs, sur la manière dont il est approprié, c'est-à-dire devient territoire. C'est également s'interroger sur le processus de production de cet espace en le reliant à ce qui l'entoure : la banlieue ne peut se comprendre que par rapport à la ville, et celle-ci par rapport au fonctionnement de la société dans son ensemble, à la distinction ville/campagne, aux différents rôles sociaux et à ce que pourrait être une sémiologie des institutions. Quand la sémiotisation de la ville se fait sur la séparation, c'est également sur les institutions, leur histoire et les représentations qu'il convient de s'interroger. Le mythe a la même fonction que le stigmaté, qui comme le remarque F. Fava occulte les autres dimensions de la ville : « Ainsi sont éclipsées les autres multiples dimensions indiciaires, spatiales et temporelles, qui renverraient plutôt à des contextes plus larges, à la structure urbaine, à l'histoire politico-économique, aux différents rôles joués par les institutions et les dispositifs socio-administratifs concernés ». De ce point de vue les auteurs de cet ouvrage tentent de rendre compte des représentations dans leurs réseaux et pratiques, afin de mieux interpréter les signes, leurs usages, et ce qu'ils représentent, montrant ainsi que l'approche sémiologique

répond à une urgence sociale quand l'espace devient espace de tensions et de divisions. Ainsi l'abord sémiotique du stigmaté couplé à l'analyse ethnographique, de même que l'abord socio-sémiotique du mythe tel qu'initié par Barthes ont pour point commun de montrer « l'engrenage sémiotique » (F. Fava), celui de la formation du stigmaté ou du fonctionnement du mythe (« le mythe renforce le mythe » H. Marchal, J.-M. Stébé).

Cette démarche aboutit à une dénaturalisation des discours, cette naturalisation pouvant être un piège pour le décisionnaire politique, le journaliste ou le chercheur lui-même. Sous couvert d'évidences, elle a pour effet d'occulter le contexte discursif et l'épaisseur des significations. Il est d'autant plus difficile de s'en défaire qu'elle conforte l'épistémè dominante dont chacun est tributaire. Comme a contrario, la stigmatisation dit l'idéologie et ses normes qui apparaissent ainsi comme en filigrane. Elle dit également ses mythes qui peuvent, certes, donner l'illusion d'une cohésion sociale, mais produire en outre rejets, voire pogroms, guerres ou exterminations. Il en est ainsi du mythe d'une identité qui enferme, dont la dernière guerre mondiale nous a montré le danger. Cette approche passe aussi par une observation des formes de la langue telles qu'elles fonctionnent en discours pour mettre à jour les différentes facettes de sens cristallisées dans les syntagmes. Julien Longhi montre ainsi l'intérêt d'une approche linguistique attachée à la matérialité de la langue en décrivant la manière dont les actualisations discursives réactivent les stéréotypes en renvoyant à des prédiscours ou préconstruits culturels.

Une sémiotique de l'interstice ou de l'hybridation

Les auteurs s'accordent sur la nécessité de prendre en compte ces entrecroisements de voix qui composent l'espace social, voix du dehors, mais aussi voix du dedans. Il s'agit également, comme le souligne Bernard Lamizet, autant pour les sciences sociales et politiques que pour les médias ou les politiques d'inscrire ces espaces de la banlieue dans des logiques symboliques, de les faire exister dans le champ de la médiation. Il en est de même pour le « jeune de banlieue », lui-même perçu négativement. Il s'agit de « sémiotiser autrement » en redonnant des identités positives. À cet égard, la banlieue peut être considérée à la fois comme symbole d'une mise à l'écart et comme symbole d'hybridation

des voix, comme peut l'être la ville qui traditionnellement se bâtit et s'agrandit par apport de populations venues d'ailleurs. Cette hybridation qui se manifeste actuellement dans le parler des jeunes, issue des croisements de langues dans le parler des cités, appelle à penser à ce que Franck Jablonka appelle une culture de l'interstice. La banlieue peut alors le mieux représenter cette culture et témoigner d'un possible autre investissement de l'espace qui serait fait de diversité. Celui-là se traduirait dans une autre dimension architecturale que les tours et barres qui compartimentent l'espace zoné des grands ensembles et inscrivent dans la géographie de la cité le productivisme industriel, l'anonymisation de l'individu et son aliénation, comme l'entrevoit déjà Godard dans *Deux ou trois choses que je sais d'elle*. Il s'agirait de sémiotiser l'espace autrement, non autour des fonctions et statuts, mais du « patrimoine vivant que constituent les habitants » pour reprendre l'expression de Françoise Choay (2002 : 45).

Sémiotiser l'espace de la banlieue, cela serait en fin de compte sémiotiser l'hybridation des voix, les mosaïques interstitielles, les identités toujours plurielles, historiques, c'est-à-dire jamais figées. C'est finalement le projet de cet ouvrage, dans une interdisciplinarité revendiquée dans laquelle les voix se croisent pour se rencontrer. La sémiotique ou théorie du signe est elle-même théorie de l'hybridation, de la signifiante a dit Julia Kristeva, qui voit dans le discours (le texte) « un corps résonnant à registre multiple » dont chaque élément acquiert « une pluridimensionnalité qui, renvoyant à des langues et des discours absents ou présents, leur donne une portée hiéroglyphique » (1969 : 224). Cette « résonance », nous la retrouvons tant chez Saussure que chez Peirce. Pour les deux sémioticiens, l'un linguiste, l'autre logicien, entre le signe et la chose il y a le discours, ou ce que l'on appellerait aujourd'hui l'interdiscours : « La pensée est déterminée par une pensée antérieure du même objet, elle ne renvoie (*refers*) à la chose qu'en dénotant cette pensée antérieure » (Peirce, 2002 : 52) – cette pensée étant ici tissu de voix. Les traditions européenne et américaine sont ainsi toutes deux nomades dans leur réinterprétation de la tradition aristotélicienne avec chacune l'affirmation d'une distance entre le signe et la chose – celle précisément de la *sémiuse*.

Bibliographie

- ABLALI Driss, DUCARD Dominique (2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris, Honoré Champion – Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- BARTHES Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BOURDIEU Pierre (2003), « La fabrique de l'habitus économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, Paris, Seuil, p. 79-90.
- BULOT Thierry et VESCHAMBRE Vincent (2006), *Mots, Traces et Marques – Dimension spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, L'Harmattan, coll. « Espaces discursifs ».
- CHOAY Françoise (2002 juillet-août), « Cité de la Muette, Drancy : le culte patrimonial », Paris, *Urbanisme*, n° 325.
- GODELIER Maurice (2007), *Au fondement des sociétés humaines*, Paris, Albin Michel.
- GREIMAS Algirdas Julien (1979), « Pour une sémiotique topologique », *Sémiotique de l'espace : architecture, urbanisme, sortir de l'impasse*, Paris, Denoël, Gonthier.
- KRISTEVA Julia (1969), *Sèmeiôtikè : recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil.
- PEIRCE Charles Sanders (2002), *Pragmatisme et pragmaticisme, Œuvres I* (TIERCELIN C. et THIBAUD P. éd.), Paris, Cerf.
- SAUSSURE Ferdinand (1973, cop. 1972), *Cours de linguistique générale*, introduction par de MAURO Tullio, Paris, Payot.
- SAUSSURE Ferdinand (2003), « Légendes et récits d'Europe du Nord : de Sigfrid à Tristan » (TURPIN B. éd.), Paris, *Cahiers de l'Herne* « Saussure ».
- TURPIN Béatrice (2006), « Une sémiotique du politique : schèmes mythiques du national-populisme », *Semiotica*, n° 159 « La Sémiotique du politique » (LAMIZET Bernard éd.), Berlin-New York, Mouton de Gruyter, 285-304.